



Hubert Duprat, larves et la manière

L'artiste à part voit son exposition au Musée d'art moderne de Paris prolongée. L'occasion de se frotter à sa fantaisie et son savoir-faire technique, entre cocons tissés de pierres précieuses et coraux collés à la mie de pain.

Préparée au creux du confinement de mars 2020, fermée en plein vol par le deuxième à l'automne, l'exposition d'Hubert Duprat, artiste discret par nature, a survécu in extremis au troisième, recevant un sursis inespéré (elle

devait fermée début janvier). Le Covid aura quand même eu raison de sa pièce maîtresse, faite par et avec des larves d'insecte d'eau douce (qui se ramassent au printemps, à condition qu'on puisse sortir de chez soi...). Il n'y a donc pas au Musée d'art moderne de Paris ces trichoptères vivants, tissant délicatement autour d'eux le fourreau au creux duquel ils attendront leur mue. Mais il y a bien, exposés sous vitrine, quelques-uns de ces tubes que l'insecte abandonne une fois qu'il est devenu papillon. Ceux-là étincellent. Ils sont tissés d'or, de perles, de saphir, de turquoise, de corail et de lapis-lazuli. C'est la trouvaille que l'artiste a faite dans les années 80. Le trichoptère, orfèvre né, peut en effet sertir son cocon d'à peu près tout ce qu'il a sous les mandibules. Y compris ces matières précieuses. La pièce est un objet de curiosités autant qu'une œuvre, un miracle, une invention dûment brevetée, associant le génie d'un insecte industriel tricotant l'or et l'idée d'un artiste qui le laisse faire et le couve de toute son admiration. Hubert Duprat a ainsi constitué autour de lui une volumineuse documentation, qui remplit une salle entière du musée, et réunit gravures, films, livres scientifiques, fictions, toutes les apparitions du trichoptère dans la littérature et l'iconographie.

Forêt

Ce *Miroir du trichoptère*, une œuvre en soi, œuvre d'inventaire, révèle la place, immense, que les sciences, le savoir, le hasard, l'histoire, la recherche, la logique, l'obstination, la maniaquerie, la méticulosité, la fantaisie occupent dans tout le travail d'Hubert Duprat. Parce que le petit trichoptère est l'arbre qui cache la forêt d'une œuvre plus fournie qu'on ne se l'imaginait. A 63 ans, l'artiste vit sa première rétrospective. C'est un peu



de sa faute. Il ne court guère après les expositions et son œuvre n'est pas soluble dans les catégories habituelles de l'histoire de l'art moderne. En revanche, elle se raccorde à la Préhistoire, au Moyen Age, à la Renaissance. Non pas dans ses motifs mais dans les techniques qu'elle met en œuvre, à commencer par la taille et le polissage de silex, puis la mosaïque, la marqueterie. Reste que tous ces procédés sont appliqués dans les règles de

l'art, mais pas à la lettre. Comme si Duprat mettait un coin dans la technique et dans l'œuvre qui les empêcheraient de se fermer. Ainsi, au début de l'expo, cette ligne qui s'ourle en entrelacs sur tout un mur consiste-t-elle en une incrustation de lamelles de cuivre à la surface de la cimaise. Une marqueterie de métal sur du plâtre ? Le geste revient à tordre en courbes souples un métal et une technique, voire l'institution, rigides. Duprat allie les contraires, sans que rien, et surtout pas les matières étrangères les unes aux autres, qu'il accouple, n'y trouvent à redire. Pour obtenir son *Corail Costa Brava* buissonnant, il a collé les tiges des coraux les unes aux autres à l'aide de boulettes de mie de pain qui, peintes en blanc, ne se cachent pas. Tout ce qui fait tenir l'objet et ses fragments, toute la partie, les jointures, les colmatages, les ajustages sont ostensiblement montrés par Duprat comme si la mécanique, plus que l'objet fini, faisait œuvre. D'où, sans doute, son choix de faire des tableaux de fils. A même les murs du musée, les «Excentriques» et leur fil de lin tiré entre des pointes tracent des motifs abstraits compliqués, plus tendus que jamais et surtout sans filtre. Les tableaux de fils ne coupent jamais le cordon avec leur patron. Les clous qui fixent le motif restent en place. Les coulisses, la fabrique de l'œuvre, restent sur scène, à l'œuvre. Tout comme le geste qui la façonne.

L'art de Duprat est donc rudimentaire autant qu'exigeant. Il entend rendre justice à son matériau (précieux ou industriel) à sa technique (plutôt ancestrale), dans une forme que l'artiste aura décidé a priori pour compliquer le travail des deux composantes précédentes. *Cassé-collé* illustre cela : après avoir brisé en morceaux de lourds blocs de calcaire, l'artiste tente de les reconstituer. Cela donne des amoncellements assez bien empilés, cohérents, compacts sans que les failles bien visibles ne permettent de déclarer l'ajustement achevé, comme si l'œuvre était encore sous tension, en réparation. C'est encore plus net avec une des pièces qui clôt l'expo : *Volos*, une espèce de hache préhistorique plantée dans un pain d'argile encore sous plastique, qu'elle tend au maximum. Le geste créateur

affiche sa violence. La matière se montre dans toute son épaisseur, bien que soumise. Mais l'objet qui pourrait résulter de cette amorce dynamique est comme tué dans l'œuf.

Hubert Duprat, au Musée d'art moderne de Paris (MAM), jusqu'au 27 juin 2021. Rens.

www.mam.paris.fr